

Et si l'apprentissage du français était comme...

Jacques Bernard

Number 63, October 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45564ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernard, J. (1986). Et si l'apprentissage du français était comme.... *Québec français*, (63), 34–34.

Et si l'apprentissage du français était comme...

L'apprenti conducteur se débrouille sur les routes secondaires (phrase simple), quêtant dans le rétroviseur (acquis) l'instant d'accélérer (bâcler), de dépasser (enrichissement) ou de freiner (difficulté). Il n'ignore pas les limites de vitesse (grammaire) mais les oublie volontiers, même en zone scolaire (orthographe). Maladroït en zone urbaine (plan), il en oublie les signalisations (ponctuation), les clignotants (transition) et même les feux de circulation (paragraphe). Il se trompe dans les échangeurs (relation) de voies rapides (phrase complexe), tente de faire marche arrière (révision) puis choisit de stationner en zone interdite (terme impropre).

Peu habitué à l'autocritique (analyse), il reprend la route (cours de français) et conduira même la nuit (texte littéraire), multipliant les accrochages (vocabulaire) ou pire encore, causant un accident (compréhension). On lui proposera néanmoins de prendre le volant (style) d'un poids lourd (composition) et il ne refusera pas, à l'occasion, de participer à une course (concours littéraire). Et, comble de l'irresponsabilité, on lui suggérera des trucs de cascadeurs (langue publicitaire) dans lesquels il affichera sa certitude d'être un bon casse-cou (élève de secondaire 4).

Enfin, presque assuré d'obtenir son permis (diplôme d'études secondaires), il ne s'inquiète absolument pas des restrictions (niveaux de langue) que celui-ci comportera, pas plus qu'il n'écoute les règles de conduite préventive (communication). Il se voit aux commandes (ordinateur) de son « châr » (abc), la pédale au plancher (Shériff fais-moi peur) sur les highways (anglicisation) de Californie (allo coco) en train de faire mordre la poussière (\$\$\$) à tous les attardés (prof de français).

Et l'attardé, pardon, le prof, et le prof se demande encore comment apprendre à conduire, pardon, à écrire un français à peu près correct à un casse-cou, pardon, un élève de secondaire 4. Il se dit, fort de sa longue expérience de changement de programme... de niveau... de matière... : l'élève ne peut conduire (écrire) correctement sans avoir une connaissance minimale du code de la route (orthographe — grammaire — syntaxe). Et pour vérifier son habileté, il doit évidemment conduire, conduire beaucoup (composer), dans différentes conditions (pastiche — résumé — création). Enfin il espère, il anticipe même le jour où théorie et pratique engendreront une presque parfaite maîtrise du véhicule (langue écrite) pour un, peut-être deux élèves par groupe.

Mais survient un crash (publicité) précédé d'un temps de prouesse (slogan — allitération — logo) où, impuissant, il doit juger la coquille comme une fleur et la fleur comme un rebut, sous de beaux prétextes psycho-socio-économico-con-sommato-idio.

Alors il se prend à maudire toutes les inepties qu'on se plaît, quelque part, à imposer comme mode de l'heure : le s'éduquant — les savoirs — les grille-intelligence — les mots valises — les activités ludiques et pa(s)ludiques — les discours et les cours dits — les stratégies — l'Appel de Sunkist — etc., etc., etc.

Si je dois mordre la poussière, que ce soit par la qualité de la plume et non à cause de la grosseur de l'ergot, s'apprête-t-il à crier quand... un prof de catéchèse le bouscule.

Il était moins ancien que lui...

Jacques BERNARD

qu'il faut chanter» (« Moi j' raconte des histoires »). Ceux qui, par exemple, ne connaîtraient pas « Jalousie » (1984) auraient intérêt à profiter de l'album double qui nous convainc que Piché a son fan club qui connaît bien ses chansons, qui réagit, participe, qui vit avec lui.

Enfin, j'aurais aimé profiter de cette chronique pour parler encore de la chanson de France. C'est peut-être l'un des plus beaux côtés de la crise de la culture québécoise, ici, de nous voir à nouveau attentifs à ce qui se produit en France. Le Festival d'été de Québec nous a présenté Jean-Jacques Goldman ou Hubert-Jean Thiéfaïne. On retrouvera de Goldman un disque produit récemment de ce côté-ci de l'océan *Non homologué*. J'avais pensé présenter plus particulièrement Francis Cabrel qui a fait aussi en 1985, au Canada, ses *Photos de voyages*. Celles et ceux qui voudraient avoir une idée des chansons de Cabrel peuvent se référer à l'album double, où vingt chansons sont prélevées à partir d'enregistrements faits sur le vif : *Cabrel public*. Musique rock, légèrement western, country, beau jeu de guitare ; en général, les textes musicaux de Cabrel sont très chantants, « Carte postale » par exemple. Le texte littéraire se marie très bien à cette musique, comme dans « Petite Marie », avec le bonheur d'un Michel Jonasz. L'ensemble donne souvent une impression de brièveté tellement le plaisir d'audition est grand, l'ensemble lié. Ainsi « Elle écoute pousser les fleurs ». L'espace manquant, disons que la seule chanson « C'était l'hiver » représente bien le talent de Cabrel : le suicide d'une jeune fille y est évoqué avec puissance et lyrisme. Encore une fois, l'enregistrement en direct permet d'apprécier à quel point un chansonnier reste en concordance avec un public. Dans le cas plus précis de Cabrel, on devine d'ailleurs que ce public qui chante avec lui, accueille ses chansons dès les premières notes de musique, doit être polyvalent étant donnés les différents registres thématiques des chansons : vision poétique, vision épique, vision lyrique, frénésie de vivre. Le blues du « Chauffard » illustre bien le rapport du chansonnier au monde, le chansonnier contemporain donnant à la musique une place qu'elle n'avait encore jamais eue dans le texte littéraire : le voilà suspendu à la vie, contre la nuit, le vent, cette vie qui tient à un fil, chauffard soumis au vertige dont on ne sait s'il vient du cœur ou du moteur, chauffard qui veut voir le monde et qui court : « tu pousses la musique plus fort/ pour ne pas sentir les doigts de la mort ». Dans un monde de plus en plus codé, immobile, la musique s'emballe.

André GAULIN